

LE DÉBUT DES ATROCITÉS

Lors de l'invasion du territoire belge, les troupes allemandes se sont montrées extrêmement cruelles pour les populations civiles. Pillant des villages entiers, incendiant d'innombrables maisons, rasant totalement des quartiers, torturant, violant et tuant sans la moindre pitié. Un premier massacre a lieu dès le 4 août en début d'après-midi à Visé. Parmi les victimes se trouve un certain Joseph Brouha, marchand de bière. Cent ans plus tard, un membre de la famille témoigne. Il s'appelle Joseph Brouha, comme son aïeul : « Je suis l'arrière-petit-fils de Joseph. Dans le premier jour de guerre, cet homme a été exécuté avec son fils Julien, au seul motif que l'un de ses camions avait été utilisé dans un barrage placé sur la route des Allemands ! A vrai dire, notre famille a beaucoup souffert pendant le début de la Première Guerre. Deux autres Brouha, Jean-François et son fils Pierre, ont aussi été tués le 5 août 1914. Ce que les Allemands ont fait est horrible, mais cela s'est passé il y a longtemps. Aujourd'hui, il faut pardonner, mais sans oublier... »

Ces atrocités, parmi les premières commises en Belgique durant l'invasion allemande, ont été décrites très précisément dans une publication de la Société archéo-historique locale, en 1933⁽¹⁾ : « En présence de la belle réception que les soldats belges leur réservaient au pont de Visé, les Allemands, perdant pied, firent

demi-tour et rebroussèrent chemin (lire pages 32 et 33). Alors, sous l'empire d'une colère aveugle, humiliés de leur échec, ils se vengèrent en tirant sur les civils qu'ils rencontraient. Au carrefour de la rue du Pont et de la rue de la Station, ils s'arrêtèrent à l'abri, et là déchargèrent froidement leurs armes sur de malheureux habitants apeurés. » L'auteur du texte évoque alors les assassinats d'une dizaine d'habitants, s'attardant notamment sur le cas de la famille Brouha : « D'autres troupes arrivaient de Berneau, en face de la gendarmerie. Elles s'avisèrent de lire le nom du propriétaire d'un camion qui avaient été réquisitionné pour construire la barricade barrant le chemin : Brouha, rue de la Fontaine. C'était tout proche ! Vociférant des menaces, un groupe de soldats se rendit chez monsieur Brouha Joseph, marchand de bière, propriétaire du camion en question, et le trouva devant l'habitation. Sans une explication, de quelques coups de feu, ils l'abattirent. Son fils, Brouha Julien, entendant du vacarme sur le chemin, sortit pour se porter au secours de son père, mais il fut lui-même également tué sur le trottoir de la maison Hardy. Affolées, la mère et la fille sortirent à leur tour de la maison pour venir à l'aide des victimes, mais les soldats les forcèrent à rentrer chez elles et tirèrent même des coups de feu sans les atteindre. Ce fut alors un débordement de cruautés et de violences : alignant leurs chevaux le long du



fossé, ils tirèrent dans toutes les fenêtres de la rue, puis, envahissant les maisons de la cave au grenier, ils arrachèrent les plaques des cheminées, brisèrent les portes à coups de crosse, emportèrent les vivres, vidèrent les tonnes de bière et commirent de nombreux excès ; revolver à la poitrine, des civils furent obligés, à coups de pied, d'enlever la barricade se trouvant en face de la gendarmerie ; les troupes toujours nombreuses arrivaient sans cesse et parmi elles de l'infanterie dont une certaine partie portait des cognées de bûcherons. Elles semblaient totalement affolées, faisant sortir tout le monde des maisons qu'elles rencontraient en tirant à tort et à travers. »

Vers 18 heures, le 4 août, la cruauté allemande prend une nouvelle dimension. A coups de crosse, des soldats appartenant au 40^e régiment d'infanterie défoncent les portes et fenêtres des maisons dans le quartier de la rue de la Station. Ils capturent vingt-six civils qui sont conduits à Navagne dans une étable. Dans la nuit du 4 au 5 août, vers 3 heures du matin, une escorte de soldats, ivres pour la plupart, les obligent à marcher sur la route de Berneau. A l'un des otages qui parle un peu l'allemand,

il est expliqué que tous sont condamnés à mort pour avoir tiré sur des soldats et qu'ils serviront de boucliers humains lors de l'attaque du fort de Barchon ! Un faux prétexte, une accusation totalement imaginaire qui sera souvent utilisée à cette époque par l'envahisseur pour plaider ses actes injustifiables. Les otages marchent pendant des heures, subissant d'innombrables actes d'intimidation et d'humiliation. On leur donne à boire, mais c'est de l'eau volontairement salée. Jusqu'à 22 heures, le 5 août, ils marchent encore lorsque, croisant une compagnie de soldats allemands ivres et désœuvrés, ils font encore l'objet de quelques jeux cruels. A tel point que certains otages, épuisés et sans espoir, demandent à être exécutés immédiatement pour arrêter de souffrir.

Alors que le convoi se trouve sur la route de Berneau, des obus tirés depuis le fort belge de Pontisse se mettent à pleuvoir. Les Allemands se couchent à terre pour se protéger. N'ayant plus rien à perdre, plusieurs otages essaient de s'enfuir dans les prairies voisines de la route. Pour la plupart, ils sont rattrapés. Quatorze d'entre eux sont tués à coups de crosse de fusil et à la baïonnette. Martin Scaff est

l'un des rares à réussir à se cacher dans une haie. Il assiste à l'agonie de ses compagnons d'infortune. Dans « La Quinzaine tragique »⁽¹⁾, la suite de son histoire est ainsi racontée : « Après trois heures d'attente anxieuse, ne voyant plus personne, il se hâta de s'éloigner, se cachant par moments dans les buissons, passant d'une prairie à l'autre et vint se terrer à Berneau.

Les crimes commis en Belgique par l'armée allemande ont choqué dans le monde entier. Ils ont notamment interpellé des artistes comme l'américain George Wesley Bellows. Cette œuvre inspirée des atrocités allemandes d'août 1914 est intitulée « The Barricade ». Elle représente l'utilisation de boucliers humains par les troupes d'invasion.

(...) Ayant traversé à pieds nus deux champs d'éteules qui l'ensanglantèrent, après être resté accroché par son vêtement à la barrière d'un enclos qu'il venait d'escalader, s'être désaltéré à une fontaine, s'être abrité successivement dans une cave, dans une étable à porcs, puis dans un jardin, il arriva enfin, en sautant les haies des prairies, à demi mort, à Visé, où des personnes charitables le transportèrent à l'hospice et lui donnèrent des soins. »

Dans la nuit du 5 au 6 août, ce qui reste du groupe des otages de Visé est contraint à reprendre la marche de la mort. Le cadavre de l'un d'entre eux, Maurice Cosme, est retrouvé quelques jours plus tard dans une tranchée devant le fort de Barchon. Le malheureux a bel et bien servi de bouclier humain lors de l'attaque allemande. Un autre prisonnier, Auguste Lieutenant, parvient à s'enfuir in extremis : non loin de Barchon, les mains liées dans le dos, il s'encourt vers un bois et échappe miraculeusement aux balles allemandes. Il se cache pendant plusieurs jours et revient à Visé le 14 août, croyant être définitivement sauvé... Quelques heures plus tard, il est pris dans une nouvelle rafle et comme plusieurs centaines de Visétois, il est déporté en Allemagne (lire page 41). ■

⁽¹⁾ « La Quinzaine tragique d'août 1914 », Société archéo-historique de Visé et la région, 1933.



Joseph Brouha pose avec une bouteille dans la main. L'une de celles que vendait son arrière-grand-père, marchand de bière à Visé, tué par les Allemands le 4 août 1914. Cette photo a été prise en haut de la rue de la Fontaine. Derrière notre témoin se trouve le carrefour où un barrage avait été érigé pour ralentir l'arrivée des Allemands.

Une vue de la route de Berneau et des prairies où plusieurs otages ont été exécutés.

